

Militarisme

ET

Démocratie

PAR

Paul SÖSSET

DOCTEUR

en philosophie et lettres

Collaborateur au

Journal de Charleroi



Prix : 10 Centimes

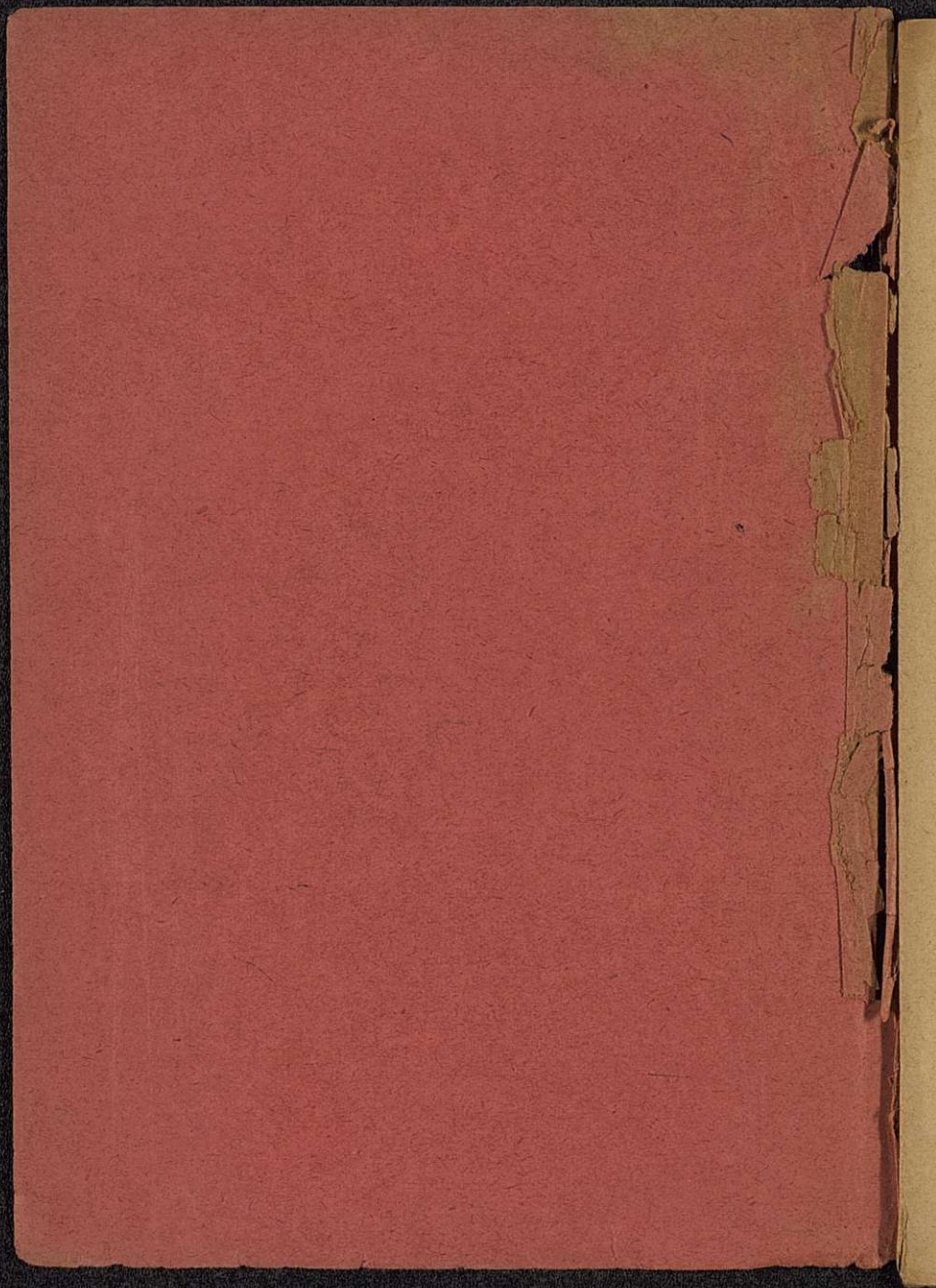


BRUXELLES

Imprimerie Veuve Désiré BRISMÉE

7, rue de la Prévôté, 7

—
1900



MILITARISME ET DÉMOCRATIE

CHAPITRE PREMIER

Le Fléau des Guerres

Nous écrivions, en décembre 1899 :

« Combien de temps se prolongera l'angoisse des esprits généreux qui n'ont cessé de faire cause commune avec le peuple valeureux dont les destinées se jouent en Afrique?

» Si la guerre est sanglante, peut-on, tout au moins, voir en elle le dernier choc d'armées meurtrières, la fin du long rouleau des folies humaines?

» On conçoit notre impuissance à résoudre l'une et l'autre questions.

» La première exigerait une connaissance approfondie des péripéties se déroulant à Ladysmith, un relevé scrupuleux des pertes des uns, des victoires des autres.

» Or, nous le savons, les agences télégraphiques, les caprices d'une presse ondoyante, les affirmations peu scrupuleuses émanant de nos chancelleries, voilà autant d'éléments contribuant à lézarder de quelque fêlure l'authenticité des renseignements livrés à nos commentateurs quotidiens.

» Un esprit chagrin soutenait dernièrement que l'extension prodigieuse des moyens de communications, la multiplication des fils télégraphiques, l'usage prodigieux des câbles sous-marins, en un mot les découvertes destinées au rayonnement foudroyant de la Pensée, semblaient aboutir surtout, en l'an de grâce 99, à rendre l'histoire contemporaine moins précise, plus sujette à controverses et à démentis, que celle des antiques ceuplades de la Hellade et du Péloponèse.

» Paradoxale et outrée, l'opinion émise ne s'en impose pas moins à nos méditations. »

La critique cependant ne peut porter que sur un *mode de possession* des engins télégraphiques, non sur le télégraphe lui-même; sinon, c'est la réédition de la fable du vieillard atteint de cécité qui, après avoir tenté

vainement de rectifier son infirmité par l'usage de lunettes, accusa ces dernières d'être l'origine de son mal.

Ce que nous ne pouvons nier, c'est le mal par excellence, ses ravages, ses victimes.

La guerre du Transvaal nous le révèle une fois de plus.

Ironie des événements! A peine nos excellents diplomates ont-ils terminé la laborieuse série de leurs discussions dont l'abolition radicale des guerres était l'objectif réputé grandiose et généreux?

Immédiatement, le canon tonne, les balles sifflent, les armes crépitent furieusement, la fleur de la jeunesse est fauchée sur le champ de carnage.

La diplomatie devenant une barrière bien fragile contre l'explosion des passions bellicieuses, qui donc nous délivrera des guerres?

Connaître l'évolution du fléau à travers les siècles, ce n'est pas, certes, trouver le mystérieux remède; mais au moins, c'est éclairer le problème de certaines données, dont l'absence ne servirait qu'à prolonger le mal.

* * *

De même que l'antagonisme social dont la lutte des classes est le reflet, la guerre apparut au berceau de l'humanité.

L'affirmation bien naturelle du droit à la vie força nos ancêtres à lutter désespérément contre les fauves d'abord, contre leurs semblables ensuite.

Ne les en blâmons pas.

Historiquement, le phénomène était fatal.

Ces êtres, à peine dégagés de la plus grossière animalité, étrangers à toute conception morale, incapables de s'élever aux cimes de l'abstraction philosophique, étaient obligés d'ailleurs de se disputer les produits parcimonieux d'un sol ingrat, dont une Science bienfaisante ne pouvait encore accélérer la puissance productive.

Des chocs, des rivalités, des batailles étaient inévitables; la lutte des classes en exaspéra la virulence; les religions en sanctionnèrent la portée prétendument heureuse.

A ce point de vue, la guerre est un simple vestige de la sauvagerie des âges préhistoriques.

Mais l'Humanité n'a cessé d'évoluer.

Par lentes étapes, mû par le ressort des facteurs économiques autant que par les enseignements précurseurs des idéologues de tous les âges, l'homme s'est élevé de l'Anthropophagie au salariat régnant de nos jours, en passant par l'esclavage et le servage féodal.

Certes, l'Idéal a reculé ses bornes; le salariat soulève nos légitimes protestations; issu d'anciennes servitudes, il renferme à la fois les ferments de sa dissolution et l'embryon d'un monde économique plus adéquat à nos tendances au bonheur intégral.

Mais l'important pour nous est de rechercher impartialement si l'armée des salariés détruira celle des fusilleurs; tandis que les Etats invoquent, à certaines heures, la guerre contre le socialisme, celui-ci parviendra-t-il, par l'influence sociale qu'il est appelé à jouer, à rendre les guerres inutiles, à tarir la source des fléaux décimant l'espèce humaine?

* * *

Ne soyons pas parmi les pessimistes.

L'histoire nous apprend qu'à mesure qu'elle s'éloigne de son point de départ, l'espèce humaine améliore les conditions économiques, amortit les antagonismes sociaux, élimine les facteurs de Chaos.

De plus, elle apprend à penser et à sentir. Le champ des connaissances utiles s'élargit; l'éducation sociale affine les sentiments; le bonheur individuel s'harmonise de plus en plus avec la félicité collective.

L'Evolution est progressive; elle est le Progrès lui-même, dont les conquêtes s'accumulent, déversant leurs bienfaits sur une fraction de plus en plus considérable de l'espèce.

L'Humanité, pour employer le style des philosophes, est un monisme décrivant progressivement un idéal, dans le temps et dans l'espace.

* * *

A notre époque, il est vrai de dire que les armées semblent sortir de terre; les peuples, en effet, veillent, l'arme au bras; les casernes étalent à nos yeux consternés leurs murailles sombres et opaques; les conseils de guerre font douter du progrès indéfini de l'espèce; le sang coule encore aux quatre points cardinaux; ici, c'est l'Arménie succombant sous le stylet musulman; plus près de nous, c'est la Grèce broyée par la coalition des grandes puis-

sances ; Cuba, par delà l'Océan, n'échappant à l'infâme Espagnol que pour tomber dans les griffes de l'accapareur américain ; à nos antipodes enfin, la soif de l'or oppresseur et corrompueur met l'insatiable Albion aux prises avec les Boers valeureux.

Mais l'immense poussée montant des profondeurs ultimes des masses a déjà suffi pour alarmer les gouvernements et imposer à leur attention le problème cuisant du désarmement international : aucune action n'est inséparable d'une réaction, dont le moindre effet consiste à l'équilibrer, dans l'espoir de la détruire un jour.

De légères améliorations sont introduites dans l'art épouvantable du Massacre ; si elles ne peuvent satisfaire pleinement nos désirs d'ordre, ne suffisent-elles pas à confirmer notre confiance dans la déchéance progressive de la guerre ?

De nos jours, le carnage est un tant soit peu réglementé ; parfois les prisonniers de guerre sont épargnés, les blessés ennemis recueillis et soignés.

Si les guerres étaient aussi *fréquentes* que jadis, étant donnés les progrès incessants de l'outillage militaire, le plus grand nombre de combattants engagés, il est incontestable qu'elles produiraient des hécatombes plus épouvantables qu'autrefois les combats de peuplades à peuplades, où la *furia* se révélait surtout sous les formes de charges de cavalerie, d'assauts à la baïonnette, au milieu du cliquetis des casques, des cuirasses et des boucliers.

Mais les fusils Lebel, les canons à air comprimé, tout ce fracas d'une artillerie couvrant les hurlements d'agonie, éclatent, quoi qu'on en dise, à des intervalles plus éloignés ; le ressentiment d'un vulgaire monarque ne suffit plus à les occasionner ; il faut tout un ensemble de causes dont l'écheveau ne se démêle pas toujours avec aisance.

D'autre part, les troupes se démocratisent.

Les récents événements de France — pour ne parler que de ceux-là — nous montrent l'autorité des chefs militaires plus pesée, plus discutée ; les liens coercitifs, à la longue, se relâchent et se brisent.

C'est dans le socialisme que se trouve le salut.

La démocratie déteste les invasions sur des territoires prétendument ennemis, les exécutions sommaires, les états de siège, les réquisitions onéreuses.

Le socialisme, par son organisation internationale, devient un frein puissant à la fureur dévastatrice des gouvernants ; bon gré, mal gré, l'intérêt de ceux-ci résidera, de plus en plus, dans la paix.

Comment défendre le sol, sans la coopération du peuple qui le féconde ?

Et si ce dernier réclame la pacification, nécessaire à son labeur, le mieux n'est-il pas alors de ne jamais mettre le sol dans la nécessité d'être défendu ?

Si la simple défensive devient une terreur, comment songer à l'offensive ?

Ce rôle du Socialisme dans l'Evolution de la Guerre, nous amène à soulever d'autres questions importantes dont la solution attirera déjà l'attention de sociologues éminents.

La première est celle de l'Internationalisme et de ses progrès.

CHAPITRE II

L'Internationalisme

— « Vous me demandez quelle est ma patrie ? C'est bien simple. Je suis citoyen du Monde. L'Univers, voilà ma patrie. »

C'est ainsi que Socrate répondait à son interlocuteur.

L'homme chérit les lieux qui l'ont vu naître, tréssaille d'une allégresse bien naturelle en revoyant le clocher de son hameau. Revivre les souvenirs d'enfance, est-il au monde une source de joies plus pures ?

Mais la Patrie n'est pas le petit coin de terre resserré entre des frontières artificielles, changeantes, modifiées sans cesse au gré d'une diplomatie fluctuante et arbitraire.

Cette conception étroite nous eût amenés, nous, belges, à être successivement des espagnols, des autrichiens, des français, des hollandais.

En vertu du même particularisme, le travailleur d'Alsace-Lorraine, patriote français avant la débâcle de Sedan, est tenu de haïr la France pour échapper aux persécutions des nouveaux conquérants.

Rétrécir la nation de Patrie n'est nullement la comprendre. Pourquoi ne pas l'élargir, la faire rayonner au loin, la confondre avec l'Humanité elle-même, la rendre ainsi plus noble, plus pure ?

Ce langage fut celui des idéologues de tous les âges.
Seulement l'Idéal est inséparable du Fait.

Les mouvements les plus gigantesques, procréateurs de mondes nouveaux, sont influencés par les perturbations économiques. Le mode de production, de consommation, de distribution des biens, pour ne parler que de cet élément social, est un facteur dont l'importance est considérable. Certains l'exagèrent même au point de considérer l'humanité comme ne relevant que des *seuls* facteurs économiques. Ceux-ci auraient le don de broyer sous leur meule les tendances idéalistes. Obsédés par les lois *historiques* dont nous savons l'importance, ces socialistes laissent dans l'ombre les lois *psychologiques*, antérieures cependant à tout développement économique. La vérité est que les unes participent des autres.

* * *

Au reste, n'est-ce pas précisément de l'*ambiance économique* actuelle qu'éclate, rayonnante et lumineuse, la démonstration d'une *possibilité* de vivre sans être parqués entre des limites arbitraires?

L'unité se réalise sur le marché commercial. Un vaste mouvement cosmopolite envahit le monde moderne : des banques de crédit international, une monnaie internationale, un tarif international, des entreprises minières, métallurgiques, toutes de plus en plus internationales.

A cette association constante et graduelle de ceux qui *emploient*, correspond celle de ceux qui sont *employés*.

Le Salariat plane par dessus les frontières des nations, oublie les hostilités de race : partout les mêmes griefs, les mêmes aspirations, les mêmes tendances cosmopolites.

La Phraséologie révolutionnaire n'y est pas pour grand-chose : l'évolution du monde capitaliste y est pour beaucoup.

Elle-même, par voie de réaction, a provoqué la formation de l'*Association Internationale des Travailleurs*; grâce à elle, ceux-ci agissent à la façon de la révolution religieuse du xvi^e siècle ; le socialisme, le plus naturellement du monde, devient une sorte de religion cosmopolite, inspirant le prosélytisme, poussant à la propagande, remplissant les âmes qu'elle possède, d'un fanatisme tantôt mystique, tantôt farouche.

En un mot, les agitations sociales ne sont plus locales, mais universelles.

Emile De Laveleye l'expliquait :

“ Ces agitations sont universelles, parce qu'elles s'adressent à des besoins *généralement* sentis, et à des convoitises qui dorment *partout* au fond de l'âme humaine. ”

Une étroite filiation existe entre tous les domaines de l'activité industrielle ; ils forment un faisceau ; révolutionnez l'un deux, vous semez la perturbation dans tous, vous ébranlez l'ensemble du système.

Une grève de quelque importance vient-elle à surgir en Angleterre ?

L'ouvrier de Paris en subira le contre-coup.

Les commandes diminuent-elles à Chicago ? Berlin, Moscou, Péking pourront de suite en témoigner ; tout se lie, tout s'enchaîne ; rien n'est épars dans la production, rien n'est isolé dans le monde des phénomènes économiques.

Les crises commerciales, pareilles aux ouragans, naissent-elles dans quelque pays, à la faveur d'une agitation la plus passagère ?

Immédiatement, comme une traînée de poudre, elles parcourent tous les autres, semant partout des ruines.

Cette solidarité de tous les mouvements, de toutes les actions d'ordre capitaliste, suffit, à elle seule, à maintenir la plus complète union entre les prolétaires de tous les pays.

Un phénomène engendre l'autre ; à la coalition des intérêts des uns s'oppose celle des espérances des autres ; à la finance cosmopolite, il faut, comme régulateur et contre-poids, le groupement de tous les salariés.

! * *

Ce que nous avons dit du Capital et du Travail est également vrai de la Science.

Le téléphone, la vapeur, l'électricité, autant d'agents de progrès ne connaissant ni bornes, ni patrie.

Combien sont donc risibles les États bourgeois qui entourent leurs sujets des murailles de Chine du protectionnisme, établissent des douanes, organisent l'espionnage des frontières, frappent les substances premières de mille tarifs prohibitifs, au risque de provoquer des famines partielles !

Le protectionnisme outré fut un des éléments de dissolution de la Rome ancienne ; il est le signe avant-coureur

de la banqueroute des états bourgeois actuels ; dans les pays de race latine surtout, il caractérise la phase dernière, l'ultime convulsion d'un ordre capitaliste succombant par sa longévitité même.

Cet anachronisme n'a d'autre effet, il est vrai, que d'accélérer le mouvement socialiste, en rendant plus légitimes, plus audacieuses et plus universelles les réclamations des travailleurs ; leurs protestations n'en acquièrent que plus d'ampleur ; c'est un ressort nouveau à leur propagande.

Mais comme ces hommes d'Etat nous paraissent méconnaître l'inévitable répercussion dans le monde ouvrier de cette poussée libératrice qui, sous l'aspect de l'internationalisme, se produit dans la Science !

Car il n'y a pas à nier que les sciences les moins mécaniques participent, elles aussi, au grand phénomène de *fusion*.

Prenons, comme exemple, la *linguistique*.

Le *volapück*, cette langue artificielle renfermant des racines françaises, anglaises, allemandes, russes, suscite les railleries des *néophobes*, c'est entendu.

Mais cependant, le mouvement de concentration s'opère ; les transactions capitalistes de plus en plus internationales ne peuvent que l'accélérer.

Que voyons-nous ?

Des idiomes plus démocratiques s'élaborent ; nous ne citons que le *sabir*, le *pidgeon-english*, le *bichelamare*.

Aussi, rien ne peut résister aux flots de l'*Internationalisme*.

* * *

Les prédications internationalistes des idéologues de jadis n'eurent pas un effet immédiat ; leur coulée dans les masses ne fut, ni profonde, ni rapide ; elles ne furent qu'autant de lueurs lointaines, autant de prophéties d'une avant-garde que la foule ignore ou conspuë ; elle ne constituait, ni une déperdition d'activité, ni une chimère à jamais intangible, car rien ne se perd, rien ne se dissipe ; mais elles se faisaient jour dans un milieu réfractaire ; elles ne sortaient pas, à l'instar d'une brillante floraison, de l'organisation économique du moment ; l'ambiance ne se prêtait pas à leur éclosion ; le peuple n'était pas préparé à les recevoir ; elles n'étaient point la résultante de facteurs historiques bien nettement analysables, l'aboutissement

nécessaire, fatal, irrésistible d'une longue évolution à laquelle rien ne résiste, contre laquelle tous les obstacles des hommes d'Etat se brisent.

En un mot l'*Idéal* n'était pas en harmonie avec le *Fait*. Aujourd'hui, il en va tout autrement.

L'Idee de Patrie évolue ; l'internationalisme devient l'Evangile des masses ; cet Evangile n'est plus une nébulosité, une boursoufflure métaphysicienne, mais il se matérialise ; il se dégage des *faits* ; il devient le *Fait* lui-même.

Il n'exige plus, pour sa réalisation, un grand bouleversement, « une nouvelle terre sous de nouveaux cieux », mais il s'adapte à l'organisation actuelle comme la peau aux membres.

L'Internationalisme ne cesse-t-il donc pas d'être une *Utopie* ?

Si l'Ordre social, malgré ses misères, ses déperditions apparentes de forces vitales, ses préjugés moraux, renferme les germes *incontestables* d'une société où les frontières seront abolies — dans la mesure politique et sociale où elles le sont — la propagande internationaliste ne trouve-t-elle pas sa *justification scientifique* ?

Existerait-elle sans cela ?

L'*Utopie* s'appuie sur des éléments *intangibles, irréels*.

L'Internationalisme plonge ses racines dans des *constatations tangibles, réelles*.

C'est la logique des *faits* qui forme l'*internationaliste*. C'est d'un milieu social donné, d'un monde qu'il *voit*, auquel il *participe*, qu'il conclut à la réalisation tout au moins *poursuivable* de ses vues.

Aussi ne pouvons-nous, en hommes de Progrès, que louer et encourager les efforts de ceux qui, en combattant le militarisme, détruisent le chauvinisme dont les ravages se constatent ailleurs encore qu'Outre-Quévrain.

CHAPITRE III

Les Armées permanentes et l'Education sociale

« *Le peuple français suit la pente fatale.* »

Maintes fois, nos oreilles retentirent de ces affreuses prophéties.

Chose lamentable, en effet !

La Pensée française avait déraciné d'innombrables erreurs. Les préjugés les plus vieillots avaient été atta-

qués, sapés, détruits. Les fétichismes avaient été fortement endommagés. Pas une croyance, bonne ou mauvaise, qui n'eût été passée au crible épurateur de la critique. Pas un principe, faux ou vrai, qui n'eût subi la minutieuse analyse des penseurs. Du haut de certaines chaires universitaires, l'idée de Dieu, elle-même, si enracinée dans l'esprit des foules, avait été condamnée sans appel. Sa disparition ne semblait plus désormais qu'une question de temps.

Et au milieu de ces ruines, seul, le sentiment patriotique demeurait debout, superbe, invulnéré, bravant la civilisation de plus en plus empreinte de cosmopolitisme, résistant à l'ébranlement général d'institutions morales surannées.

Le Socialisme d'Outre-Quévrain en était taré. Lisez les écrits de certains révolutionnaires : le mot de Patrie y flamboie. Prêtez l'oreille à leurs discours : ils sont ronflants de chauvinisme.

Le Patriotisme érigé, par les tribuns les plus fougueux, à la hauteur d'une vertu révolutionnaire !

Spéculateurs et salariés, savants et ignorants, tous s'inclinant devant une Idole à majuscule !

Les Cieux se vidaient ; les dieux mouraient. Mais le Patriotisme restait ; il était la Force ; il était le Dieu, celui qui seul est grand, devant qui tous les hommes sont égaux. Comme au temps du césarisme romain, le culte de l'Etat militaire devenait la religion universelle. Et cela, pendant que mouraient toutes les autres.

On en concluait à la déchéance du « Peuple » français

* * *

Mais où commence le « Peuple », où finit-il ?

Le Peuple réside-t-il dans cette masse interlope, confuse et inconsciente, qui est une pâte molle entre les mains des fauteurs de coups d'Etat ? Ces éléments divers et ondoyants, fermés à toute velléité d'émancipation, n'ont-ils pas été, à travers les siècles, un piédestal de granit pour toutes les tyrannies ? Comment une discipline étroite n'eût-elle pas engendré parmi les acclamateurs du Sabre, la dissimulation, le mensonge, l'amour bête et silencieux d'idées banales ?

Le Peuple s'identifiait-il à cette foule aveugle qui tortura Galilée rénovant la Science ? Etait-il la masse ignorante qui brisait les premières machines ? Etait-il cet agglomérat informe, idolâtre du succès, contempteur du revers, hurlant à mort après les bienfaiteurs de l'humana-

nité? Peut-on voir le Peuple parmi ces brutes dansant autour des autodafés, se pressant au pied des échafauds, enguirlandant les toréadors?

Ce serait la plus épouvantable des confusions.

Il doit y avoir, dans le Peuple, une force vitale, cause première de ses activités conscientes et harmoniques. L'organisme total ne peut avoir de force que celle qu'il puise dans les cellules. Les cellules sont-elles dépourvues du fluide socialiste? La conscience vraiment révolutionnaire fait-elle défaut parmi leurs éléments constitutifs? La force vitale n'existe pas; les cellules sont malades; l'organisme total est informe; le nombre n'est ni éclairé, ni conscient; le Peuple n'est pas la Démocratie; il n'est pas « peuple » dans les faits, dans la réalité.

Et si la « conscience socialiste » n'est pas formée dans le prolétariat français, n'est-ce pas un motif de plus pour y travailler? Un jour, sa coulée dans les veines ultimes de la Masse sera profonde, irrésistible. Conscients, les prolétaires ouvriront les yeux au Socialisme Intégral. Alors seulement, il y aura, en France, une Démocratie de fait et de principes. Alors seulement la Masse sera le Peuple.

Et loin de « suivre la pente fatale », la France sera relevée en dignité : elle aura tari, dans sa source même, l'odieux chauvinisme.

Ce n'est que cette hypothèse seule qui doit nous guider. Nous ne devons envisager le Peuple que lorsqu'il sera devenu le Socialisme même.

Envisagé de la sorte, le Peuple^{* * *}, contre lequel s'invoque la guerre, nous paraît destiné à diminuer la guerre elle-même, sinon à la faire disparaître radicalement.

Facteur d'amortissement. Facteur de suppression.

Tel est le rôle du Socialisme dans l'évolution de la Guerre.

La nouvelle orientation qu'il donne à l'éducation *sociale* nous paraît aussi heureuse que son organisation internationale et humanitaire dont nous avons mis en relief le caractère scientifique.

L'Education populaire!

Puissant levier entre les mains du socialisme.

Cette tâche fut confiée jusqu'ici aux gouvernements bourgeois. Et la Bourgeoisie dirigeante a toujours trouvé un intérêt considérable à cultiver l'idée de Patrie, à la développer dans le cerveau des individus.

Avec une habileté rare, elle a fait de la Patrie une religion nouvelle, à l'abri de laquelle elle maintient son autorité, fort contestée à certaines heures.

L'idée *géniale* des hommes de 89 fut de substituer l'autorité d'une *abstraction* métaphysicienne à celle du Droit Divin.

L'huile d'onction ne glisse plus sur la tête des rois; les religions d'Etat n'existent plus, nominalement du moins. Mais la Métaphysique succéda au Dogme religieux.

C'est ainsi que les dirigeants nouveaux, escamotant à leur profit exclusif les bienfaits d'une Révolution purement *principielle*, firent envisager aux travailleurs l'Abstraction Patrie comme une *synthèse* de tous les *droits*, de tous les espoirs, de toutes les revendications; le Peuple fut animé alors d'une croyance d'autant plus délétère qu'elle flattait ses propres désirs, berçait ses douleurs, l'incitait à abdiquer son autonomie réelle devant les mirages trompeurs d'une autonomie et de félicités chimériques. L'armée devint à ses yeux le rempart de l'Ordre « collectif », la garantie du travail « national ».

Sous le prétexte fallacieux de se défendre lui même, il n'était donc amené, à son insu, qu'à défendre le nouvel ordre de choses dirigé cependant contre lui, la nouvelle hiérarchie sociale sous le poids de laquelle il était broyé.

Il était devenu, de son consentement, son propre bourreau.

Le patriotisme fut naturellement le pivot de l'éducation populaire, mise entre les mains de la bourgeoisie régnante.

Voyez ce jeune homme de dix-neuf ans;

Avec une sotte vanité, une ridicule infatuation, il rêve de traîner le sabre, de porter les épaulettes et les galons, de se voir paradant à la tête d'un escadron de cavalerie. L'amour exagéré de la gloire, la toquade du panache, les fêtes patriotiques, les lectures prolongées d'épopées guerrières, les spectacles dans lesquels défilent des théories inépuisables de fantassins, les chansons modulées par quelque Régulus, les musiques militaires, les défilés devant des foules ébahies, les tambours et les clairons, les sociétés de tir, voilà ce qui l'anime, ce qui donne du ressort à ses activités, de l'envolée à ses espoirs!

C'est là le fils de la bourgeoisie.

Voyez maintenant ce fils d'ouvrier qui déteste des étrangers qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vus, qui ne lui ont fait aucun mal.

Son cœur est rempli d'une admiration stupide pour tout ce qui est national, d'un amour excessif de la patrie, d'une aversion profonde pour les pays qu'il n'a point parcourus.

Examinez-le, au jour du tirage au sort.

Il s'est enrubanné ; il applaudit le moindre baryton improvisé qui pousse des romances hérissées d'un chauvinisme idiot. Une déclaration de guerre le transporte d'enthousiasme.

Peu lui importe que cette déclaration « précipite les uns contre les autres, dans un heurt épouvantable, dans un choc monstrueux, des millions d'hommes qui n'ont d'autre raison de s'assassiner que les différences résultant de leur conformation, de leur langage, de la couleur de leurs cheveux, et qui, pour s'unir et s'aimer, n'auraient qu'à tenir compte de l'exploitation commune dont ils sont victimes, qu'à consulter leurs identiques souffrances.

L'un et l'autre de ces jeunes gens sont victimes de l'éducation empreinte du sceau de la bourgeoisie dirigeante.

L'instruction primaire est contaminée par un patriotisme du plus mauvais aloi.

S'applique-t-elle à provoquer chez l'enfant la libre manifestation des tendances *utiles* et *généreuses*, à mettre les tendances *nuisibles* et *égoïstes* dans des conditions ne permettant pas leur développement ?

S'applique-t-elle à déraciner les pires sentiments de domination, de cupidité, de jalousie, de haine ?

Hélas ! cette attentive culture de la jeunesse qui doterait l'humanité de fleurs parfumées, de fruits savoureux, ne peut être qu'ignorée de nos horticulteurs officiels. Tant de bon vouloir de l'éducateur ne tiendrait d'ailleurs pas longtemps devant l'entêtement de ses chefs, l'esprit de routine de l'Etat. Lui *aussi* est une *victime* consciente ou inconsciente, un simple rouage d'une immense machine broyant les âmes, un *pédagogue*, un « conducteur d'enfants », dans le sens servile que les romains attribuaient à ce mot.

Aussi le socialisme vise-t-il à la régénération de l'enfance, à la refonte des institutions scolaires.

Les procédés nouveaux que son action bienfaisante contribue à infiltrer dans les écoles, ne peuvent qu'assurer plus de liberté morale à l'instituteur et à l'enfant, plus de raffinement dans les pensées et les sentiments, une envolée plus large aux conceptions dont on meuble les jeunes cerveaux.

Aussi les socialistes pratiques s'intéressent par dessus tout à la grande question de l'éducation publique.

C'est la pierre angulaire de la Cité de demain. On ne peut régénérer une société que par la base, par l'enfance.

Dans les écoles, le patriotisme composé de préjugés surannés et de haine irraisonnée de l'étranger, sera remplacé par la grande morale de Solidarité humaine.

Au parfum de pudeurs sans hypocrisie, au virginal matin d'adolescentes solidarités, les hommes du siècle naissant pourront y respirer, en sa fraîcheur d'aube, tout le placide héroïsme à venir d'un monde de justice et de fraternité.

L'enseignement sera un enseignement de Vie, non de Mort; il subira l'influence bienfaisante des revendications sociales dont on connaît la portée internationale; il constituera donc le facteur *moral* destiné, par son *intensité* et sa *généralisation*, à hâter l'évolution purement *économique* qui rapproche les peuples, abolit les frontières, extirpe les ferments de haine contre des races prétendument maudites.

* * *

Avant même que l'influence du socialisme dans l'enseignement réalise la refonte des procédés irrationnels que nous critiquons, nous pouvons constater, de nos propres yeux, deux puissants éléments de dissolution des préjugés chauvins.

Les voici :

L'Evolution des conceptions patriotiques dans le « bon sens populaire ».

La leçon qui se dégage des récents événements, et qui donne gain de cause absolu aux partisans de *l'abolition des armées permanentes*.

Nous allons analyser ces deux facteurs *moraux*.

CHAPITRE IV

L'Evolution de la « Patrie » dans le bon sens populaire

Les sentiments de patriotisme étroit plongeaient encore leurs racines dans les couches profondes de la Nation. Nous avons su pourquoi; le phénomène s'expliquait aisément. La bourgeoisie régnante faisait reposer l'idée de Patrie sur la plus fallacieuse des équivoques. Une nouvelle Idole à majuscule succédait au Droit Divin. Elle enténébrait la Nation. Patrie et Nation semblaient admirable-

ment résumer l'ensemble du peuple, de ses droits, de ses institutions. L'Etat semblait la sauvegarde des libertés de tous, la synthèse de toutes les activités; il paraissait s'identifier à la Collectivité même.

Le bon sens populaire fit de plus en plus justice de cette aberration. Il dépouilla l'Idée de Patrie des oripeaux criards dont elle était affublée. Sous l'influence de ce travail analytique, celle-ci se modifia. Elle ne résista pas à la critique. On la vit se rapetisser, se racornir encore.

Elle tomba graduellement au simple sens de l'amour du *sol*, sans qu'il fût question de ceux qui l'habitent, des institutions qui, journellement, y fonctionnent.

Le peuple, dès lors, n'eut plus la moindre illusion. Il trouva d'autres symboles de ses droits, d'autres bannières abritant ses revendications. L'Idée de Collectivité ne se confondit plus avec celle de l'Etat, tel qu'il existe de nos jours. Le fonctionnement des rouages gouvernementaux fut même, à certaines heures, en antagonisme flagrant avec le développement normal des innombrables activités sociales. L'intervention des lois votées dans un esprit de classe obstiné, ne servit qu'à exaspérer les rivalités humaines.

Les foules s'émancipaient; les masques tombaient.

La défense du *sol* ne fut plus qu'un prétexte à maintenir une armée nécessaire à la sauvegarde des privilèges des uns, à l'étouffement des revendications des autres.

La répression à *l'intérieur*, tel fut surtout le rôle des armées permanentes.

Garantir les propriétés contre les invasions possibles des plèbes, cela pouvait encore se comprendre, tant les siècles de barbarie léguaient aux générations actuelles un héritage de préjugés dans le limon desquels nous sommes enlisés; mais au moins, ce rôle ne pouvait incomber, en toute justice, qu'aux heureux possesseurs des richesses que créa le travail collectif. Le contraire, précisément, se manifesta.

Aussi comprenons-nous facilement le peu d'empressement des travailleurs à désertir les chantiers pour contribuer à la défense d'un ordre social qui les opprime.

Ce qui vient hâter prodigieusement cette évolution dans les idées populaires, c'est la *leçon des événements*. Ceux-ci semblent s'unir pour former un écrasant réquisitoire contre les *armées permanentes*.

CHAPITRE V

Les armées permanentes condamnées par les événements récents

Les gaspillages militaires ont atteint leur paroxysme. Les Etats eux-mêmes, grands et petits, commencent à se lasser de devoir jeter au gouffre des sommes perçues sur le travail du peuple.

L'émeute d'Italie de l'année dernière mit le phénomène en relief.

Dans ce pays, 37 p. c. des dépenses sont consacrées à l'armée et à la flotte. Ce scandale n'est pas de nature, on le conçoit, à prédisposer au calme les malheureux paysans dont les colères ont déjà grondé avec fracas. D'autant plus qu'il est assez facile de caractériser le rôle *extérieur* d'une armée entretenue à si grands frais; elle eut le mérite de se faire battre à plate couture par des soldats d'Afrique, autrefois dédaignés comme barbares.

Au point de vue *intérieur*, c'est elle qui donne pleine confiance à des conseils de guerre jugeant à huis clos, et trouve tout naturel, à Milan et à Florence, d'applaudir aux condamnations arbitraires de malheureux dont un nombre incalculable va savourer les inexprimables douceurs du *domicile forcé*.

Nous consentons, pour ne pas être taxé de méchanceté, à laisser sous le boisseau la complicité de certains traîneurs de sabre dans les affaires de la *Mafia*.

C'est à l'organisation de ces défaites nationales, à l'exécution de ces crimes contre l'Humanité, que les gouvernants italiens consacrent le *tiers* des ressources pompées annuellement sur le travail d'une partie du peuple. Il s'agit, bien entendu, de la partie la plus besogneuse, la plus digne de pitié.

On sait, en effet, que si les grands propriétaires fonciers paient, en impôts directs, 600 millions, immédiatement après ils en perçoivent 700... sous la forme de rentes versées par le département de la dette publique autant que de lettres de change; la compensation paraît suffisante... à certains de ces messieurs : ils ne sont pas autrement difficiles!

On me dira : « Le Militarisme n'est pas le *seul* agent de famine ».

Jamais, sans doute, j'en conviens, l'état de la Péninsule n'avait été prospère.

Cependant, c'est à des conditions très avantageuses qu'elle avait pu conclure avec la France des traités de commerce ; les provinces vinicoles en profitaient tout spécialement.

Mais la rage protectionniste devait se donner libre carrière ; les clameurs des ramollots italiens poussèrent le gouvernement à entourer le pays de murailles de Chine ; militarisme et prohibitionnisme furent les deux facettes de la Réaction bourgeoise ; l'un et l'autre servaient de prétexte à la domination d'oligarchies, tout en fortifiant celles-ci.

Il importe surtout de citer des exemples :

Les blés furent frappés de droits formidables s'élevant jusqu'à fr. 7.50 par quintal.

À l'entrée des villes, un octroi de 5.50 livres s'abattait, en outre, sur ce quintal déjà si odieusement taxé.

Dans les campagnes, les substances premières n'étaient pas les seules sujettes à l'impôt ; la propriété mobilière rendait 290 millions ; salariés et petits bourgeois gémissaient sous les charges de la taxe dite *professionnelle*, dont le rendement annuel de 200 millions suffit à prouver les proportions énormes de l'exploitation du prolétariat.

Impôts et octrois sur le pain, le sel, la viande, les comestibles ! Impôts sur les terres morcelées et avaries de produits, sur les meubles, les personnes, leurs occupations ! Le tout pour permettre l'organisation hiérarchique de l'impôt du sang, fournir aux dirigeants l'occasion de se faire battre par des nègres, de dompter, à l'intérieur, ceux qui protestent contre l'impôt lui-même !

Quel splendide tableau !

Ces détails devraient figurer au frontispice du Pavillon italien, à l'Exposition internationale ; il est toujours bon que les peuples s'instruisent !

Et nous n'exagérons rien ; l'esprit de tolérance nous a porté, au contraire, à omettre la somme de 20 millions de... « la loterie d'Etat », c'est-à-dire l'impôt sur la bêtise populaire.

Veut-on connaître les *immenses* compensations dont jouissent les bons prolétaires italiens entretenant, à si grands frais, des armées qui se font gloire de les hâcher ?

Certains nient que l'abondance d'impôts puisse faire hausser les prix des denrées ; ils ajoutent que le protectionnisme exerce une action *utile* et *bienfaisante* sur le *taux des salaires*.

Examinons : Les denrées italiennes sont très bon marché, savez-vous? Le prix du kilo de sucre est de fr. 1.50, soit le double du prix courant en Suisse, où l'on se passe d'armées encasernées.

Le pétrole, que les « pacifiques » d'Helvétie se contentent de payer 15 à 20 centimes le litre, vaut, dans les Apennins hérissés de casernes et de forteresses, plus de... 70 cent.

Les harangues militaires n'en sont pas moins enflammées!

Les parlementaires italiens croyaient réaliser une merveille en monopolisant le sel; il ne se vend, à peu près, qu'à 40 cent. le kilo! Et dire que les maudits montagnards, fermés aux douceurs des bagnes militaires, se contentent de le payer 6 à 10 centimes!

Quant au blé, telle fut sa cherté que le citoyen italien *n'ose plus* en consommer actuellement que le *tiers* de la quantité consommée il y a douze ans!

Hosanna! Salut et Gloire au Sabre Rédempteur!

* * *

Passons au compartiment des *salaires*.

Nous lisons dans l'*Humanité Nouvelle* :

« Le salaire d'une journée de travail ne dépasse même pas à Milan 2 francs pour un homme; les femmes reçoivent en moyenne 80 cent. et les enfants 39 cent. par jour. »

Hosanna! Salut et Gloire au protectionnisme *éleveur* du taux des salaires!

Un mérite lui revient, cependant : La journée normale du travail de ceux qui peuvent en « acquérir », n'est que de quatorze à seize heures; cela le réconcilie pour toujours avec le libéralisme orthodoxe.

Et puis, telle est la tempérance des populations italiennes qu'elles ne consomment plus en moyenne et annuellement que 48 kilos de blé par tête et 6 kilos 54 de sel.

Gargantua et Pantagruel auraient éprouvé quelque difficulté à s'accommoder de ce régime.

Des impôts à payer! La plus exorbitante cherté des vivres! Des salaires de famine! La famine à l'état latent!

Et cela n'explique-t-il pas les émeutes de Milan?

Et, tandis que les folies militaires constituent *une* des causes du soulèvement, le gouvernement apaise celui-ci par les mitrailleuses, les canons, les fusils à répétition, en un mot par de nouvelles folies militaires!

Comme ces représentations nouvelles de la *furie militaire* sont faites en grand, coûtent de l'argent, exigent des dépenses, il est tout naturel que ce même peuple mitraillé, broyé, anémié, paie, de sa poche, les frais de la représentation *légitime*!

Nous lisons dans l'*Humanité Nouvelle* :

« Les dépenses faites par le gouvernement pour écraser l'insurrection populaire, ont *dépassé* la somme de 20 millions de francs. »

C'est une saignée à bon marché. N'est-ce pas d'ailleurs le paysan qui « fait l'addition » tout en soldant?

Hosanna! Salut et Gloire au Sabre Rédempteur!

Et ces têtus de Suisses sont incapables à saisir les bienfaits d'un tel régime? Les écervelés... *quos ego*!

Aussi, des socialistes seuls peuvent-ils songer à introduire, en Belgique, le régime militaire de la petite république fédérative!

Au point de vue *financier*^{*, *}, nous sommes édifiés.

Mais, il est de bon ton de vanter la *tactique* des armées permanentes.

Tactique contre qui? Contre quoi? Peu importe. Supposons, même, toujours animés de la plus grande condescendance, qu'il ne s'agisse que de tenir tête à l'« étranger », aux « barbares ». Nous ne discutons par leur « énergie » lorsqu'elles se trouvent en face de grévistes désarmés.

On vante leur extrême audace, la flamme de prosélytisme ardent qui les anime; on ne tarit pas sur les avantages de la centralisation militaire.

La *Centralisation*!

L'Empire Romain, avec sa centralisation militaire, politique et administrative, fut ouvert aux Barbares. Celui de Charlemagne croula par sa propre étendue. L'Espagne, après un immense mouvement d'extension dans les Amériques, fut incapable de défendre ou de reconquérir ses colonies. L'Autriche est actuellement tiraillée entre ses sujets, latins, tchèques et slaves. La France, unifiée, livrée à l'arbitraire d'un prétorianisme aussi absolu que routinier, redoute la simple défensive.

Le *Prosélytisme*!

Il n'est pas l'apanage de soldats mercenaires, marchant par *métier* ou « *parce qu'il faut bien* ». Les Boers, au contraire, sont valeureux parce qu'ils luttent pour des libertés acquises, un idéal de commun bien-être, dans les

liens d'une commune solidarité, contre des valets luttant, malgré eux, pour le triomphe de bas instincts capitalistes.

Le Passé, d'ailleurs, est aussi fertile en exemples que le Présent. Au Moyen-Age, les Suisses luttant pour leur *autonomie*, repoussent les attaques de l'Empire envahisseur. Les Communes flamandes chassent leurs seigneurs et tiennent tête aux Français. Les Hollandais secouent le joug de l'Espagne. Enfin, en 1793, c'est la victoire remportée sur l'Europe presque entière, par la France encore fédéralisée, défendue par des armées de Sans-Culottes; celles-ci étaient organisées, équipées et nourries sur place par des municipalités, des commissaires et une foule de comités locaux.

Pareil prosélytisme, surtout à une époque où le peuple lit, voit, sent, ne saurait se rencontrer dans les armées de *classe*.

CHAPITRE VI

Le Désarmement et le Socialisme

Une idée nouvelle a été proclamée; inscrite dans la plupart des programmes, propagée par les livres et les journaux, elle a captivé l'attention de nombreux hommes d'État. Il faut désarmer! Tel est le cri des consciences.

Désarmer au nom de l'Humanité; désarmer dans le but d'équilibrer les budgets grevés annuellement de charges énormes.

Cette conception de pacification universelle ne s'implante cependant, avec une force réelle, que dans les cerveaux déjà ouverts aux revendications socialistes; répétée sans cesse dans les réunions, circulant ouvertement dans l'Europe entière, elle devient une source féconde d'activité, un ressort puissant mettant en mouvement d'innombrables organisations ouvrières.

La ligue bourgeoise du « Désarmement » ne se signale, au contraire, par aucune activité.

Le prolétaire est, en effet, le seul intéressé à voir disparaître les armées permanentes. Le prolétaire *conscient* est le *seul* examinant le problème sous ses aspects les plus divers.

Aussi, est-ce dans ses *racines* mêmes, qu'il veut extirper le *mal*.

Libre à des naïfs de placer leur confiance dans les congrès de diplomates, biaisant et pérorant, autour d'un tapis,

vert, dans une salle décorative, au milieu de l'inattention générale!

Rien ne saurait, cela se conçoit, dépasser la candeur de ceux qui s'imaginent que les armées seront supprimées par un effet de bonté de monarques européens. Les gouvernements savent que l'armée leur est nécessaire; sans elle, ils ne se maintiendraient plus. Si, au lieu d'être divisés par de vaines querelles, les peuples se rapprochaient, confiant à des conseils d'arbitrage les solutions épineuses des conflits, les sceptres tomberaient des mains débiles qui les tiennent; les couronnes rouleraient à terre, les trônes s'écrouleraient pulvérisés, les républiques oligarchiques rentreraient dans le néant, l'humanité, délivrée de maîtres, n'aurait plus qu'un objectif : la Félicité, qui ne se puise que dans la Liberté.

Aussi les troupes encartouchées existeront tant que des salariés seront à maintenir dans l'obéissance; ce but sera suffisant à leur entretien.

* * *

Le Désarmement n'est donc pas un *principe*, mais une *conséquence*; il ne *précèdera* pas l'abolition du salariat, mais en sera le couronnement.

Incompatible avec toute division de l'humanité en *classes*, la suppression des armées permanentes ne peut être que *postérieure* à la *socialisation* de la terre, des moyens de production, des richesses produites et productives.

Toute tentative de pacification faite par les états bourgeois ne peut inspirer la moindre confiance à ceux qui constatent l'effroyable antagonisme des intérêts, mettant aux prises, non seulement les bourgeois contre les travailleurs, mais les travailleurs les uns contre les autres.

Ces considérations montrent que les prolétaires ne peuvent considérer le problème du militarisme comme isolé, épars; il se rattache à *tous* les autres problèmes sociaux; les institutions oppressives et répressives forment un faisceau solide; on ne peut détruire un des éléments du faisceau sans ébranler les autres; tout s'enchaîne, en effet, tout se lie; les iniquités économiques, politiques, morales, sont déduites logiquement d'un *antagonisme social* qui forma jusqu'ici la *base* de la société; amortir les effets de cet antagonisme, le tarir ensuite dans sa *source*, tel est le rôle que, graduellement et scientifiquement, remplit le socialisme.

De l'équilibre des intérêts, jaillira, au contraire, le véritable Arbitrage international.

Vouloir celui-ci, c'est vouloir la suppression du paupérisme, la socialisation des richesses, la réconciliation des classes, leur fusion économique et politique. Que certains philanthropes, ayant la *Phrase* humanitaire, sans en avoir le *Geste*, demandent, entre la poire et le fromage, la fin des saignées militaires, le licenciement des troupes, l'*arbitrage* remis entre les mains de « pacifiques » souverains, de « bons » diplomates.

Ils font preuve, tout simplement, d'une bonne dose d'innocence.

Dans l'état *actuel* de la politique, où donc serait la *sanction* des décisions de cet arbitrage? Dans la soumission volontaire des nations en cause à la sentence prononcée? Mais si les peuples *jugés* ne trouvaient pas équitable l'arrêt intervenu et refusaient de s'y conformer? Dans ce cas, les nations médiatrices auraient recours, sans doute, à la force, pour les contraindre à obéir! Alors c'est toujours la guerre, rien que la guerre. Car il ne faut pas se faire illusion : les puissances désignées comme arbitres s'inspireraient bien plus, dans l'accomplissement de leur tâche, de leur intérêt propre que de l'intérêt supérieur de la justice.

Le jugement doit-il, comme le proposait Grotius, être rendu par des puissances *désintéressées*?

Or, avec le développement de notre commerce et de notre industrie, il n'existe pas, à notre époque, une seule nation qui n'ait, directement ou indirectement, un intérêt quelconque en jeu dans les démêlés de deux ou plusieurs autres pays.

Bien plus, à l'heure où le socialisme triomphant sera sur le point de faire la rupture définitive entre le Passé et le Présent, le capitalisme international, tenant la politique et la diplomatie sous sa main puissante, ne peut-il, comme ressource dernière, inciter les gouvernants à la guerre la plus universelle, la plus effroyable dont l'Histoire fasse mention?

Le but de cette conflagration se devinerait : Mutiler la classe productrice au moment même où elle va réaliser l'expropriation collective; jeter le désarroi dans l'organisation des forces prolétariennes, favoriser l'éclosion des idées de revanche chez la nation vaincue, rompre ainsi l'unité de l'Internationale ouvrière.

Nous pouvons dire que la réalisation sérieuse de la Paix dans le monde sera *impossible*, à la fois au point de vue *externe* et *interne*, tant que l'immense majorité des populations restera dépossédée de tout bien, réduite à la nullité politique et sociale.

Il y a trente années déjà que Bakounine écrivait :

“ Pas de désarmement, tant que le peuple sera condamné à un esclavage de *fait*, sinon de droit, par la misère aussi bien que par la nécessité dans laquelle il se trouve de travailler sans répit ni loisir, produisant toutes les richesses dont le monde se glorifie aujourd'hui et n'en retirant qu'une si petite partie qu'à peine elle suffit pour lui assurer le pain du lendemain. ”

Nous laisserons donc, dans l'avenir, les despotes les plus avérés convoquer des congrès de la paix, au lendemain desquels la guerre éclate sans merci. Nous laisserons également les académiciens, les poètes, les plumitifs officiels, exalter jusqu'aux astres la gloire des monarques faisant parade de tendances pacificatrices. Les hommes d'Etat encourageant les ligues bourgeoises de désarmement ne sont-ils pas les mêmes qui feignent de protéger les cercles de tempérance, tandis qu'ils ne vivent, pour la plupart, que de l'ivrognerie des peuples? “ De même — écrit Tolstoï — ils feignent de protéger l'instruction, alors que leur force a précisément l'ignorance pour base ; de même ils feignent encore de garantir la liberté et la constitution, alors que leur pouvoir se maintient grâce à l'absence de la liberté ; de même, enfin, ils feignent de se soucier de l'amélioration du sort des travailleurs, alors que c'est sur l'oppression de l'ouvrier que repose leur existence ”.

Tolstoï, dans la “ *Guerre et le Service obligatoire* ”, ajoutait même :

“ Ils feignent surtout de soutenir le *christianisme*, alors que le *christianisme* détruit tout gouvernement. ”

On voit combien le christianisme de Tolstoï n'est pas celui de l'Eglise romaine !

* *

Non seulement, il importe de ne voir que dans le Socialisme la solution de la question de l'Arbitrage international, mais encore faut-il prévoir tous les événements, peser toutes les difficultés.

Le Socialisme, ainsi que nous croyons l'avoir démontré, *prépare* les générations nouvelles à la compréhension de

la vraie Solidarité Internationale; la nouvelle forme de production et de répartition qu'il réalisera dans les richesses tarira le Militarisme dans sa source même; sans son avènement nul espoir de saluer la disparition des armées permanentes; nulle fin assignable aux gaspillages militaires, aux vices de l'encasernement, aux turpitudes de la « justice » militaire.

Mais l'Armée disparaîtra-t-elle *radicalement* avec le Socialisme triomphant? Le Triomphe de celui-ci sera-t-il International dans les débuts? Le problème mérite d'être posé.

CHAPITRE VII Simple hypothèse

Il y a thèse et hypothèse.

Le Désarmement pur et simple.

Voilà ma thèse.

Sa réalisation complète et définitive.

Voilà l'hypothèse.

J'aime les thèses; mais je suis esclave des hypothèses.

Désarmer, c'est beau. Ne voir la réalisation du problème que dans le Socialisme, c'est logique. Fixer la date du règne définitif de la Paix, voilà ce qui serait vraiment réconfortant.

Le Socialisme seul peut extirper le mal, c'est entendu; mais l'opération sera-t-elle laborieuse?

Ne nous berçons pas d'illusions enfantines. A force de s'en repaître, on se prépare à devenir, dans l'âge mûr, un désabusé et un ermite.

Or, le monde renferme d'autres perspectives tout aussi souriantes.

Voyons donc la Réalité; scrutons dans l'Avenir.

* * *

L'Avenir, c'est le Socialisme.

Mais triomphera-t-il *partout et à la même heure*?

Qu'on le veuille ou non, deux races puissantes, la latine et la germanique secouant le joug de la servitude capitaliste, longtemps avant les races slaves.

Et derrière celle-ci, l'Orient nous apparaît; le péril jaune, lui surtout, nous fascine.

Il n'y a pas jusqu'au philosophe libertaire Malato qui ne puisse s'empêcher de le redouter; c'est sous les dehors les plus terribles qu'il nous le fait pressentir.

C'est que la question mérite, tout au moins, une prise en considération très sérieuse.

Regardons autour de nous :

De nos jours déjà, les Japonais, grâce au régime de la concurrence très effrénée, livrée surtout sans armes égales, envahissent les marchés de l'Europe occidentale. Cela réjouit nos industriels, sans enchanter toutefois les partisans des « forts salaires ».

Demain, Slaves et Japonais verront l'Europe d'Occident, changeant de régime, transformant la propriété privée en patrimoine commun, relâchant les liens coercitifs de l'Autorité gouvernementale.

Telles sont, du moins, les prévisions de beaucoup.

Quand nous serons en République sociale, ils subiront encore des régimes despotiques.

Quand nous commencerons à devenir des hommes, ils resteront des automates.

Quand nous ne connaissons plus les « ineffables bienfaits » de l'encasernement général, ils veilleront encore l'arme au bras ; leurs territoires respectifs seront hérissés de citadelles, de renforts, de fortifications.

On devine le reste.

Le cri d'alarme sera : Gare à l'Invasion ! Et à l'Invasion brutale de Barbares implacables !

Ces monstrueuses nations de centaines de millions d'hommes ne déverseront-elles pas leurs torrents sur l'Europe rajeunie et démocratisée, comme elles le firent jadis sous Attila ?

Malheur alors à ceux qui n'auraient pas eu la clairvoyance de comprendre que la Liberté n'est *rien* si elle ne peut se défendre en toute occasion.

La voilà, la redoutable hypothèse.

* * *

Nous sommes amenés, tout naturellement, à examiner les deux grands points :

Invasion ou pas d'Invasion ?

En cas d'Invasion, que faire ?

C'est plonger bien avant dans les mystères inquiétants de la Destinée ; il n'est pas inutile, cependant, de donner aux suppositions un tel essor.

Envisageons le *premier* point.

Un fait saute aux yeux.

Si réfractaire à l'Evolution que paraissent les Asiatiques *en général*, il n'en est pas moins vrai que ces ouvriers, chinois, perses ou japonais, qui font à ceux d'Europe et d'Amérique une si rude concurrence, subissent et rappor-

tent chez eux un notable contingent de ces idées neuves, dont le bourdonnement se fait entendre parmi nous.

Leurs compatriotes plus aisés implantent-ils chez eux, en rentrant, nos procédés industriels, la fièvre d'agiotage, la soif d'extension commerciale ?

C'est encore une fois le Socialisme, car nulle Action n'est exempte de Réaction ; l'avènement de la grande industrie entraîne celui du Socialisme.

Loi fatale. L'Orient ne peut y échapper.

Bien plus !

Voici *nos* compagnies financières qui le prennent pour théâtre de leurs spéculations.

Elles aussi, à leur insu peut-être, ouvrent donc là-bas la porte à l'organisation prolétarienne, dont les progrès seront tout naturellement, demain, à l'heure de notre triomphe en Europe, un sérieux amortissement à la moindre tentative d'Invasion en Occident.

La Russie d'Europe ?

Mais elle est le siège de puissants monopoles et avant même la formation de ceux-ci, elle devait compter avec le débordement nihiliste, qui fermente encore avec des bouillonnements sauvages.

Plus optimiste, — mais optimiste à l'excès, — Edm. Picard, écrivait, en parlant de la Russie :

« N'enverra-t-elle pas sur la Germanie et les Gaules, le jour où se produira le cataclysme social, l'appoint formidable nécessaire aux masses pour réaliser leur rêve d'affranchissement ? »

Ce serait l'« hypothèse » rien moins que déplacée.

Ce qui est incontestable, c'est qu'au jour de son triomphe en Occident, le Socialisme ne sera pas dépourvu de racines en Orient.

L'évolution même de la société capitaliste nous donne une « certaine assurance » contre l'éventualité du péril.

Il en existe une autre :

Une fraction notable du peuple japonais est jeune, vigoureuse, pleine de sève, douée d'affinités pour les mœurs européennes.

N'est pas utopiste celui qui prédit que les Japonais, qui sont en quelque sorte les Français de l'Extrême-Orient, contribueront, bien au contraire, avant un siècle, à désinfecter la vieille Asie de ses religions et de ses autocraties.

On le voit :

Le recommencement de l'éternel duel de l'Europe et de l'Asie, redeviendra plus " hypothétique " que jamais.

Mais s'il se manifestait ^{* * *} *malgré tout* ?

Que faire ?

L'Orient " resté barbare " trouverait pour lui résister l'Europe *unie* et *unie* précisément par la *destruction des patries* qui aujourd'hui la divisent en une vingtaine de nations ennemies les unes des autres.

Mais quoi !

La Résistance implique donc l'existence d'une *armée*... ?

Encore l'*armée*, même après l'avènement du Socialisme, fût-il libertaire ?

Ma foi, pourquoi le nier ?

Voilà une société européenne qui, pour réaliser un état de liberté, aura bravé mille obstacles, consacré le travail lent, patient, progressif, de plusieurs générations ; elle tiendra d'autant plus à le maintenir que l'élaboration en aura été lente, épineuse.

Et elle devrait être laissée sans moyens de défense contre les nations despotiques qui voudraient étouffer dans le sang tant de valeureux affranchis, passer au fil de l'épée tout un monde rénové ?

Au nom de la Liberté même, non, non, encore non.

Tous les fusils européens partiraient d'eux-mêmes ; voilà la vérité.

^{* * *}
Ce serait l'armée de la Liberté. Ce serait, non la nation armée à la prussienne ou même " à la Georges Lorand ", mais — vous allez rire, mais c'est ainsi — celle des " compagnons-armés ".

Mais le bon sens indique que pareille armée ne serait semblable *en rien* à celle de nos jours.

Elle se formerait *spontanément*, non par voie de *conscription*. Les " compagnons-soldats " — riez à nouveau — se grouperaient par libres affinités, non au gré de l'arbitraire administratif.

Elle aurait des chefs — que mes amis ne se scandalisent pas du mot " chefs " — incarnant le peuple même, non ignorant de ses besoins.

Un Idéal de commune liberté, un même désir de refouler les ennemis du progrès réaliserait dans ses rangs une solidarité étroite, présage de la Victoire.

Aujourd'hui, c'est par la schlague, la discipline brutale,

les salles de police, les bagnes militaires, que l'on tient dans l'obéissance des hommes qui luttent, malgré eux, contre leurs propres intérêts, contre ceux de leurs frères de travail, au profit de causes iniques, qu'ils ne peuvent ni discuter, ni apprécier.

Cette armée remplirait un rôle *externe* ; son existence ne répondrait qu'à une nécessité passagère, fortuite ; elle se disloquerait d'elle-même, aussitôt les libertés acquises consacrées et affermies par une victoire éclatante.

Quelle ressemblance garderait-elle donc avec nos armées permanentes dont nous avons dépeint les côtés inhumains et immoraux ?

Où serait la loterie militaire ? Où les engagements contre nature ? Où la répression interne ? Où les conseils de guerre ? Où les Etats-Majors gangrénés ? Où les bagnes militaires ? Où les réquisitions onéreuses ? Où les gaspillages ?

Et encore, cela va de soi, nous ne discutons que par *hypothèse*.

Le désarmement n'en est pas moins la *thèse*.

Il faut en propager l'idée dans les masses.

Et puisqu'on nous accule, dans les discussions, à formuler des aspirations immédiates, nous pouvons en signaler *deux*, dont l'affirmation devrait constituer un *minimum* de propagande pour tout socialiste :

Abolition des casernes.

Abolition des conseils de guerre.

Ce serait déjà, lorsque prochainement s'agitiera la question des « réformes » militaires, une bien belle réponse aux machinations sourdes du clan « Brialmontaillard ».

CHAPITRE VIII

La Jeunesse anti-militariste

Parmi les jeunes socialistes s'organise, depuis longtemps, une résistance tenace aux empiètements du Prétorianisme.

Les campagnes annuelles contre l'Impôt du Sang en sont des témoignages vivants.

Au sein de leurs groupes s'élaborent des sentiments et des habitudes, utiles à la cause du *vrai* désarmement, celui qui est inséparable de la socialisation des richesses.

Scrutant les causes profondes du mal, ils décrient le

Pouvoir, dont l'armée est la sauvegarde, sans lequel elle perdrait toute raison d'être.

Combien ce Désarmement est plus effectif que celui dont se targuent les dépositaires du pouvoir gouvernemental !

Déjà, ceux-ci, n'excitent plus que le rire inextinguible.

Vieillards impuissants, à la peau ridée et aux pieds chancelants, ils sont rongés de maladies constitutionnelles.

Comment seraient-ils donc capables de s'assimiler les flots d'idées nouvelles, d'établir un diagnostic réel de la plaie purulente du Militarisme ?

Ils ne peuvent, à l'évidence, que rester dans les « lieux communs » ; leur pacification ne réside forcément qu'en une sonorité de discours dithyrambiques, de messages froidement solennels, de notes diplomatiques ingénieusement alambiquées.

Les écrivains qu'ils gardent à leur solde se complaisent dans un étalage de clichés stéréotypés, dans l'éruclation de boniments capables de faire pleurer tous les veaux d'un abattoir, au milieu du boucan assourdissant d'une ferblanterie patriotique dont le seul but est d'étourdir ou d'épouvanter.

Nul des monarques, cela va de soi, ne peut échapper à cette excellente règle. Aisément, on pourrait les passer en revue : Depuis l'autocrate russe, pendeur de nihilistes, jusqu'aux oligarques de la pseudo-république française, on n'en trouvera pas un seul, auquel les aspirations socialistes ne suggèrent, en guise de ripostes, la pensée de nouveaux grondements de canons, d'interminables crépitations de mitrailleuses.

Le tout, bien entendu, en l'honneur de la Paix.

Tout autre, précisément, est le rôle de la jeunesse.

Rôle théorique.

Rôle pratique.

Rôle de Science et Rôle d'Apostolat.

En théorie, elle combat l'armée parce que celle-ci est un rouage oppressif, coûteux et vexatoire pour le peuple.

Son rôle lui paraît *peu utile* dans le domaine *intérieur*.

L'histoire entière n'est-elle pas là, faisant ressortir, d'une façon frappante, les vices de toute centralisation, envisagée au triple point de vue militaire, politique, administratif ?

Rôle *néfaste* dans le domaine *extérieur*.

Car sa raison d'être n'est-elle pas éternellement la

les salles de police, les bagnes militaires, que l'on tient dans l'obéissance des hommes qui luttent, malgré eux, contre leurs propres intérêts, contre ceux de leurs frères de travail, au profit de causes iniques, qu'ils ne peuvent ni discuter, ni apprécier.

Cette armée remplirait un rôle *externe* ; son existence ne répondrait qu'à une nécessité passagère, fortuite ; elle se disloquerait d'elle-même, aussitôt les libertés acquises consacrées et affermies par une victoire éclatante.

Quelle ressemblance garderait-elle donc avec nos armées permanentes dont nous avons dépeint les côtés inhumains et immoraux ?

Où serait la loterie militaire ? Où les engagements contre nature ? Où la répression interne ? Où les conseils de guerre ? Où les Etats-Majors gangrénés ? Où les bagnes militaires ? Où les réquisitions onéreuses ? Où les gaspillages ?

Et encore, cela va de soi, nous ne discutons que par *hypothèse*.

Le désarmement n'en est pas moins la *thèse*.

Il faut en propager l'Idée dans les masses.

Et puisqu'on nous accule, dans les discussions, à formuler des aspirations immédiates, nous pouvons en signaler *deux*, dont l'affirmation devrait constituer un *minimum* de propagande pour tout socialiste :

Abolition des casernes.

Abolition des conseils de guerre.

Ce serait déjà, lorsque prochainement s'agitiera la question des « réformes » militaires, une bien belle réponse aux machinations sourdes du clan « Brialmontaillard ».

CHAPITRE VIII

La Jeunesse anti-militariste

Parmi les jeunes socialistes s'organise, depuis longtemps, une résistance tenace aux empiètements du Prétorianisme.

Les campagnes annuelles contre l'Impôt du Sang en sont des témoignages vivants.

Au sein de leurs groupes s'élaborent des sentiments et des habitudes, utiles à la cause du *vrai* désarmement, celui qui est inséparable de la socialisation des richesses.

Scrutant les causes profondes du mal, ils décrient le

Pouvoir, dont l'armée est la sauvegarde, sans lequel elle perdrait toute raison d'être.

Combien ce Désarmement est plus effectif que celui dont se targuent les dépositaires du pouvoir gouvernemental !

Déjà, ceux-ci, n'excitent plus que le rire inextinguible.

Vieillards impuissants, à la peau ridée et aux pieds chancelants, ils sont rongés de maladies constitutionnelles.

Comment seraient-ils donc capables de s'assimiler les flots d'idées nouvelles, d'établir un diagnostic réel de la plaie purulente du Militarisme ?

Ils ne peuvent, à l'évidence, que rester dans les " lieux communs " ; leur pacification ne réside forcément qu'en une sonorité de discours dithyrambiques, de messages froidement solennels, de notes diplomatiques ingénieusement alambiquées.

Les écrivains qu'ils gardent à leur solde se complaisent dans un étalage de clichés stéréotypés, dans l'érucciation de boniments capables de faire pleurer tous les veaux d'un abattoir, au milieu du boucan assourdissant d'une ferblanterie patriotique dont le seul but est d'étourdir ou d'épouvanter.

Nul des monarques, cela va de soi, ne peut échapper à cette excellente règle. Aisément, on pourrait les passer en revue : Depuis l'autocrate russe, pendeur de nihilistes, jusqu'aux oligarques de la pseudo-république française, on n'en trouvera pas un seul, auquel les aspirations socialistes ne suggèrent, en guise de ripostes, la pensée de nouveaux grondements de canons, d'interminables crépitations de mitrailleuses.

Le tout, bien entendu, en l'honneur de la Paix.

Tout autre, précisément, est le rôle de la jeunesse.

Rôle théorique.

Rôle pratique.

Rôle de Science et Rôle d'Apostolat.

En théorie, elle combat l'armée parce que celle-ci est un rouage oppressif, coûteux et vexatoire pour le peuple.

Son rôle lui paraît *peu utile* dans le domaine *intérieur*.

L'histoire entière n'est-elle pas là, faisant ressortir, d'une façon frappante, les vices de toute centralisation, envisagée au triple point de vue militaire, politique, administratif ?

Rôle *néfaste* dans le domaine *extérieur*.

Car sa raison d'être n'est-elle pas éternellement la

marche en avant, l'invasion du territoire prétendument ennemi, la terreur imposée à grands renforts de réquisitions, d'exécutions sommaires, d'états de siège, de contributions?

Or, les jeunes gens savent tout cela; ils écoutent, ils lisent, ils discutent, ils parviennent à se former des convictions bien assises.

Tandis que la race atrophiée par une trop longue contrainte, déprimée par un enseignement étriqué, éprouve le besoin de ne reprendre que graduellement son port naturel et son aisance d'allures, les jeunes, aux intuitions, plus promptes, aux sentiments plus affinis, comprennent, mieux que leurs aînés, à quelles conditions *essentiell*es se réalisera la sécurité internationale.

C'est en cela, précisément, que leur rôle apparaît avec un caractère absolument *pratique*.

Semblables aux bons médecins qui ne prescrivent de remèdes qu'après avoir démêlé le mystérieux écheveau des origines du mal, ils pensent que l'*urgent*, pour éclairer l'avenir de quelques enseignements lumineux, est de tâter le pouls à ce peuple opprimé, dont les énergies latentes furent dévoyées avec une astucieuse ardeur; ils recherchent sa maladie organique, descendent à l'origine de ses douleurs, n'exécutent leurs investigations qu'à la lumière de l'*expérience historique*, toujours guidée par la Raison.

De la sorte, ils élargissent les horizons de la Masse. Ils remontent de l'étude consciente du prolétariat à celle de l'Humanité, dont notre philosophie synthétise l'esprit.

L'œuvre accomplie de la sorte, participant à la fois de l'homme de Pensée et de l'homme d'Action, est humaine, utile, réconfortante.

La Science les mène à l'Apostolat. Celui-ci, à son tour, ne trouve de ressort que dans le véritable Savoir.

C'est la vue des Réalités ambiantes qui leur communique cette flamme de prosélytisme que rien ne comprime, que rien n'étouffe.

* * *

Réalités bien amères, cependant!

Le capitalisme est toujours le Monstre grugeant le Prolétaire; l'argent du gogo tombe encore, en pluie torrentielle, dans les coffres gouvernementaux; le vieil ennemi s'en nourrit, le convertit en armements, en prisons, en dépôts.

N'ayant jamais régné que par la force brutale et l'ignorance des foules, il se cramponne avec rage à ses privi-

lèges, perfectionne ses batteries, augmente jusqu'à pléthore l'arsenal de ses lois répressives et scélérates.

Les récents procès ont révélé l'acharnement avec lequel il s'oppose à la diffusion de tout progrès; il fait pourrir les penseurs dans les cellules, enferme les défenseurs du Droit dans les cachots, complète les cadres de la Sécurité publique et ne recule pas devant le rétablissement de l'Inquisition.

Mais, d'autre part, aucun phénomène coercitif n'est inséparable d'une salutaire réaction; celle-ci se manifeste dans le militarisme comme partout ailleurs.

La conscience des foules ne s'opère-t-elle pas graduellement?

Les scandales de France sont, pour elles, des leçons hautement suggestives. La persécution devient l'école où se forment les lutteurs, les semeurs d'idées. Aux uns, c'est la Science pure, cultivée en silence, qui donne le venin sacré, celui de l'audace, de la vraie force morale.

Aux autres, c'est l'Etat lui-même, le Monstre de fer en personne, qui se charge d'apprendre, par ses agressions intempestives et violentes, que la Force, à ses yeux, prime le Droit. La Légalité « militaire » devient alors la seule Violence. Le monde s'en indigne, réclame l'Harmonie au lieu de la Contrainte.

* * *

Si la décrépitude des Etats n'enlevait, à leurs chefs, toute faculté de discernement, ceux-ci s'apercevraient bien qu'eux-mêmes — eux *surtout* — se sont ingéniés à inoculer aux armées permanentes les ferments de dissolution dont l'action lente et continue les désagrège.

Nous en citons un seul.

L'encasernement universel a pour effet de concentrer dans les capitales de malheureux conscrits dont un ingrat lopin de terre constituait l'unique horizon.

Ces serfs attachés à la glèbe sont obligés de séjourner quelques années dans les grandes villes. Quel spectacle leur est offert alors? L'extrême indigence et l'extrême richesse se touchent, se coudoient, parfois se rencontrent sous le même toit.

De la sorte, en attirant dans les centres débordant d'activité un nombre immense de campagnards, on les arrache aux influences rétrogrades du lieu natal.

Regardez-les, suivez leurs démarches.

Parcourent-ils les quartiers aristocratiques? La vue des grands magasins, aux escaliers larges, aux ascenseurs

commodes, aux compartiments où l'air, l'électricité, la lumière se répandent avec profusion, établit un parallèle entre les puissances productives du Travail et l'infélicité à laquelle ils se trouvent voués.

Les oisifs de la cité qui donnent de scandaleux spectacles de leurs vices, de leur prodigalité, révèlent à leurs yeux, l'existence d'un parasitisme social.

Qu'ils circulent ensuite dans les ruelles tortueuses ! Et les voilà se heurtant à ces prolétaires entassés les uns sur les autres, grouillant dans des taudis infects, s'abattant, comme des bêtes fourbues, sur de misérables grabats.

La lourde sujétion sociale de ces producteurs, attelés à des métiers mécaniques, suant et s'anémiant, dans des atmosphères enfumées, provoque chez ces paysans en uniformes de vagues désirs de rénovation sociale.

Et voilà ces paysans enrégimentés qui, tout d'un coup, s'instruisent, modifient leurs idées, mettent le doigt sur les plaies sociales, brisent les idées de résignation qui les ligottaient.

Ils sont enclins à trouver le chemin menant au Socialisme... destructeur des armées permanentes.

Ah ! combien j'avais raison de dire que le Militarisme se détruit par lui-même !

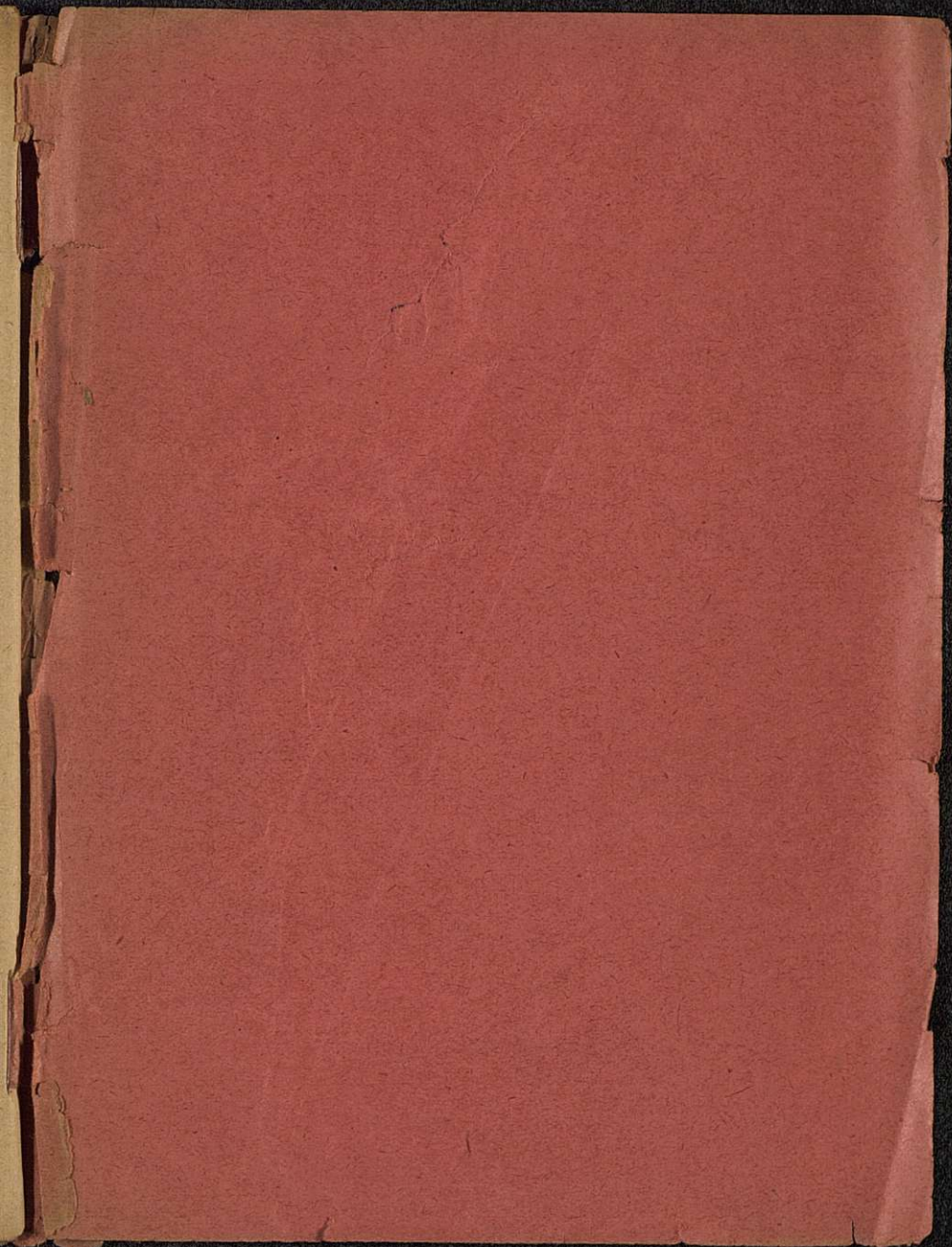
Les Conseils de guerre ne sont pas un élément moins actif de désagrégation militaire.

Qu'on se reporte donc au procès de Rennes !

Chacun se rappelle les larmes versées par De Freycinet — la vieille souris blanche, disaient les vilains — à l'occasion de sa déposition empreinte d'une ambiguïté bien ministérielle.

Cet homme qui, à plusieurs reprises, fut appelé à gérer le département de la guerre, résu nait en phrases amères ses appréhensions de l'Avenir ; la Discipline lui paraissait disparaître avec la confiance dans les chefs. La Défaite devenait irrémédiable. Profondément atteinte dans ses bases, l'organisation de la « Grande Muette » se ressentait de l'épidémie morale inoculée aux pékins par les porteurs de plumes d'autruches. Les coups portés par l'ennemi d'Outre-Rhin paraissaient dérisoires, vis-à-vis des fautes accumulées par l'Etat-Major et ses suppôts.

Lorsque le Militarisme travaille de la sorte à sa propre destitution, de quel droit se prévaloir alors, pour mater cette jeunesse antimilitariste à laquelle les Sabreurs fournissent, dans l'inconscience la plus typique, les éléments de succès les plus positifs, les plus rapides ?



A LIRE :

A l'Aube d'un Siècle, par PAUL SOSSET, étude parue en 1898, (s'adresser rue de Venise, 52, chez l'auteur).

Le Journal de Charleroi, rédacteur : JULES DES ESSARTS, Charleroi.

La Raison, rédacteur en chef : V. LAURENT, Chaussée d'Anvers, 417, Bruxelles.

Les Temps Nouveaux, rue Mouffetard, 140, Paris.

L'Humanité Nouvelle, Revue Internationale, Bruxelles, Librairie Spineux, 62, Montagne de la Cour.

Le Mouvement Socialiste. S'adresser pour la Belgique : G. VANDERMEEREN, 9, rue des Minimes, Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne les conditions de vente, s'adresser chez : PAUL SOSSET, rue de Venise, 52, Ixelles.

Les groupes, libraires ou propagandistes qui désirent avoir *un cent* de brochures, se le procurent en envoyant la somme de 6 francs.